

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 47

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

Lausanne, le 23 novembre 1872.

Vers la fin de 1869, un Comité se constitua et fit appel à ses concitoyens, dans le but de concourir, par des dons, à la restauration de notre cathédrale. Ceux qui apportèrent leur offrande à cette œuvre nationale furent malheureusement peu nombreux, et le premier élan de générosité allait se ralentissant de plus en plus, lorsque les tristes événements de 1870 en arrêtèrent totalement le cours.

Le Comité a cru devoir adresser dernièrement un second appel, auquel on ne paraît pas vouloir répondre avec beaucoup d'enthousiasme. Plusieurs personnes s'étonnent qu'on s'adresse à la population pour subvenir aux dépenses nécessitées par la restauration de l'édifice, alléguant que c'est à l'Etat à y pourvoir. Hélas! cet argument n'est qu'un misérable prétexte pour congédier le quêteur, car où se prennent les dépenses de l'Etat, sinon dans la bourse des citoyens?...

Si nous ne voulons pas contribuer volontairement par une souscription publique aux grands sacrifices d'une pareille entreprise, celle-ci ne pouvant être indéfiniment ajournée, nous serons obligés d'y satisfaire tôt ou tard sous une autre forme. A moins que nous n'ayons l'intention d'imiter LL. EE. de Berne qui, à l'occasion de réparations à faire à la cathédrale, en 1766, réparations dont le devis s'élevait à 14,835 livres, firent examiner la question de savoir *s'il ne serait pas plus avantageux pour le trésor de LL. EE. de faire démolir cet antique édifice, et de construire, à sa place, une église plus petite, mais suffisante pour la paroisse de la Cité.*

Non, prouvons au contraire que le peuple vaudois ne méconnaît point la valeur historique et architecturale du plus beau monument de notre pays; prouvons que nous n'avons pas seulement le souci de remplir nos caves, d'entasser nos récoltes et de faire de bons marchés, mais qu'au-dessus des choses ordinaires de la vie, il en est de plus relevées que nous savons apprécier. Ne permettons pas qu'une coupable indifférence livre à la merci du temps et laisse tomber en ruines cet édifice, travail de plusieurs siècles, qui fait l'admiration des étrangers et de tous les hommes de l'art. L. M.

« Nous apprenons de source certaine, dit l'*Indépendant*, que la *Suisse illustrée*, » — qui se publiait à Berne, — « ne finira point avec le 31 dé-

cembre. La librairie Blanc, Imer et Lebet, désirant continuer à servir ses nombreux abonnés (plus de 3,000), s'est arrangée avec M. Howard-Delisle, imprimeur-éditeur, à Lausanne, qui, secondé par un comité de rédaction composé d'hommes compétents, continuera cette œuvre patriotique. Le journal, considérablement amélioré au point de vue de la rédaction et du choix des matières, paraîtra régulièrement chaque semaine, à partir du 1^{er} janvier prochain. Nous ne pouvons que souhaiter la meilleure réussite à cette entreprise. »

Suivant les travaux statistiques que vient de publier le bureau de l'agriculture de Washington, la récolte des céréales est l'une des plus considérables qui auront été jamais obtenues en Amérique. Sauf cinq Etats qui sont restés au-dessous de la moyenne, les trente-deux autres Etats donnent un excédant dont la moyenne générale sera de 108% au-dessus de la moyenne ordinaire.

Le Spitzberg est un groupe d'îles situé dans l'extrême Nord et presque inhabitable en hiver à cause du froid et des glaces. Ces îles sont, pendant l'été, le rendez-vous des pêcheurs de baleine, de morses et de phoques de toutes les nations. Or, six de ces navires appartenant à la Suède et à la Norvège ne sont pas revenus cette année. Ils ont probablement été pris dans les glaces et forcés à un hivernage auquel ils n'étaient pas préparés. Les équipages manquent de vivres et sont exposés à mourir de faim.

Le gouvernement norvégien a résolu d'envoyer une expédition au Spitzberg pour essayer d'arracher à la mort tant de victimes. Il a affrété à cet effet le navire à vapeur *l'Albert*, ayant un équipage de trente-cinq hommes, commandé par M. Otto, capitaine de frégate. On emportera des vivres et des vêtements suffisants pour l'entretien de cent quarante hommes jusqu'au mois de juin prochain, 6 canots, des fusées, des canons de fort calibre, etc., et deux maisons destinées à être établies sur la terre ferme à des endroits où on supposera qu'elles pourront être rencontrées par les équipages à la recherche d'un abri.

Ce ne sont pas les vœux des Norvégiens seulement, mais, on peut le dire, ceux du monde civilisé tout entier, qui suivront les hardis marins de *l'Albert* dans les ténèbres, les frimas et les ouragans polaires à la recherche d'une poignée d'infortunés

qui se croient abandonnés de Dieu et des hommes.

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

V

A Buren, de Graffenried avait perdu bien du temps par l'envoi d'un parlementaire. Ses troupes, furieuses, ne demandaient qu'à se battre, et aussitôt après le retour de l'adjudant Wyss, la lutte commença avec les Français logés à Reiben, de l'autre côté du pont. L'artillerie bernoise, habilement conduite par son chef, le capitaine Koch, obtint bientôt un avantage marqué. Après avoir appris la capitulation de Soleure, il se retira à Oberburen, laissant Wyss avec deux compagnies pour défendre la ville. L'ennemi s'accumulait à Reiben, Wyss fit brûler le pont, ce qui mit le feu à quelques maisons de Buren et au village de Reiben tout entier, que les Français durent évacuer après une perte assez forte. Vers cinq heures du soir, le général Nouvion fit sommer Graffenried de rendre la ville. Celui-ci refusait, déclarant vouloir défendre son poste à toute extrémité, lorsque lui arriva l'ordre du conseil de guerre d'exécuter au plus tôt sa retraite vers la capitale menacée.

Brune, le 2 mars, n'avait pas été plus inactif que Schauenbourg. Pendant que le parlementaire bernois conférait encore avec lui à Payerne, il avait fait marcher son aile droite, sous le général Pigeon, contre Fribourg. A trois heures du matin, la ville était investie, et, sur une première sommation, le gouvernement consentait à capituler. Tout à coup, débordé par le parti de la résistance, qui, furieux, avait renforcé les postes, occupé l'arsenal et refermé les portes, il fit annoncer au général français qu'il ne pouvait plus délibérer en liberté. Pigeon aussitôt lance quelques grenades dans la ville, enfonce les portes à coups de canon ; alors le colonel bernois Stettler, voyant que la place n'était plus tenable, se retira en bon ordre avec ses deux bataillons, accompagné d'un millier de Fribourgeois, surtout de la partie allemande, et d'une vingtaine de canons enlevés à l'arsenal. Il arriva à Neueneck vers cinq heures du soir sans être inquiété, et prit position.

Les résultats de la journée avaient été désastreux pour les Bernois. Si par la prise de Fribourg, débordés sur leur gauche, ils devaient abandonner Morat, de ce côté l'échec était réparable, car il leur restait la forte ligne de Gumminen, Laupen et Neueneck. Mais la capitulation de Soleure ouvrait la route de Berne, et, chose plus grave encore, la démorisation, l'insubordination avaient gagné toutes les troupes. C'est dans les difficultés d'une retraite qu'on mesure la solidité d'une armée ; et si des soldats exercés ont peine à surmonter cette épreuve, quelle force d'âme, quelle confiance dans les chefs ne faut-il pas à des milices, pour qui tout est nouveau dans la guerre ? Les soupçons de trahison, d'entente avec l'ennemi, soigneusement attisés par des émissaires secrets, éclataient de toutes parts, et peu s'en fallut déjà qu'à Nidau le colonel de Gross ne fût massacré

par les troupes. Le général le fit aussitôt remplacer.

A la nouvelle de la prise de Fribourg et de Soleure, l'Erlach avait changé toutes ses dispositions. Il donna ordre à la division du sud d'évacuer Morat, et de se replier sur les positions de la Sarine et de la Singine ; à celle du nord d'occuper la ligne qui d'Aarberg s'étend par Friesenberg, la montagne de Schupfen, Bouchsée, jusqu'au Grauholz. Afin de diriger lui-même les mouvements des troupes, il plaça son quartier général à Holwyl ; mais telle était la confusion qu'au lieu de huit bataillons qu'il croyait pouvoir y réunir, il n'y trouva que huit pièces de gros calibre, et dut y rester presque seul. Sa gauche était complètement dégarnie, les troupes de Graffenried avaient rétrogradé jusqu'à Berne ; celles du général de Buren n'existaient plus ; les auxiliaires des autres cantons ne comptaient pas. Il fallait tout remonter, tout remettre en ligne, tout créer à nouveau ; et certes ce fut un grand mérite du général bernois, dans une situation aussi désespérée, de n'avoir pas renoncé à toute défense et d'avoir voulu tenir jusqu'au bout.

Heureusement que le 3 et le 4 mars, les Français n'entreprirent rien de nouveau. Les troupes de Brune se contentèrent, à défaut d'autres trophées, de détruire l'ossuaire de Morat et de diriger une fausse attaque sur Gumminen ; celles de Schauenbourg se bornèrent à des reconnaissances. Elles se préparaient pour l'attaque générale du lendemain.

(A suivre.)

Les soldats suisses au service de l'Espagne.

L'Espagne eut longtemps des régiments suisses à son service ; ils se recrutaient dans les cantons catholiques du centre et du midi. A l'avènement de Joseph Bonaparte, la Diète adressa au nouveau roi les félicitations d'usage et lui recommanda les troupes suisses, assurant qu'elles dévoueraient à sa monarchie leur courage et leur loyauté. Les événements rendaient inutile cette décision et toute délibération ultérieure. Une partie des régiments seulement se rangea sous le nouveau drapeau ; le reste embrassa la cause du peuple espagnol. Des Suisses combattirent contre des Suisses, au gré de leur opinion ou de leur intérêt. Ceux qui servirent la cause de l'indépendance nationale n'écouterent pas la voix de la Diète lorsqu'elle rappela, en 1811, tous les Suisses engagés au service d'une puissance non alliée à la France, sous peine de la perte de leurs droits de bourgeoisie et de leurs biens. Sur le sol espagnol, comme dans tous les pays qu'ils arrosèrent de leur sang, les Suisses de l'un et de l'autre parti ajoutèrent à la gloire de leur nation.

Un des exploits les plus brillants fut la défense de la ville de Puebla. Le 30 juin 1811, au matin, le général Blake, à la tête de 15,000 hommes qu'il fit passer pour 30,000, menaça d'un assaut et n'accorda que cinq minutes de réflexion. Freichhers, de Schwitz, commandant de la place, répondit, dès la première minute, que le général n'avait qu'à s'avancer s'il voulait voir comment 300 Suisses repoussaient